

**CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI** DÉDIÉ À LA
DRAMATURGIE D'ICI

CEUX QUI SE SONT ÉVAPORÉS

DOSSIER
DE PRESSE

« C'est étrange
Parler de soi-même
comme de quelqu'un
qu'on a déjà rencontré
mais qu'on a perdu de
vue »

CEUX QUI SE SONT ÉVAPORÉS

Emma (Geneviève Boivin-Roussy) est partie sans laisser de trace. Femme dans la jeune trentaine, mère, conjointe, fille, amie, elle menait jusqu'à présent une vie normale. Aux prises avec les conséquences de son absence, ses proches (Élisabeth Chouvalidzé, Josée Deschênes, Vincent Graton, Reda Guerinik, Éléonore Loiselle, Maxime Robin et Tatiana Zinga Botao) cherchent à comprendre.

Qui n'a jamais rêvé de disparaître, ne serait-ce qu'un instant? De s'évaporer? D'échapper à une identité et à ce que les autres y projettent? Tramant habilement différentes approches dramaturgiques, Rébecca Déraspe explore les multiples visages de ce qui nous enferme dans notre propre vie et la radicalité de certaines possibilités d'évasion.

SALLE MICHELLE-ROSSIGNOL

14 avril au 7 mai 2022

PRODUCTEUR

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui
présenté par Power Corporation du Canada

L'ÉQUIPE DE PRODUCTION



texte

Rébecca Déraspe

mise en scène

Sylvain Bélanger



interprétation

Geneviève Boivin-Roussy

Élisabeth Chouvalidzé

Josée Deschênes

Vincent Graton

Reda Guerinik

Éléonore Loiselle

Maxime Robin

Tatiana Zinga Botao

assistance à la mise en scène et régie

Julien Veronneau

scénographie et éclairages

Cédric Delorme-Bouchard

costumes

Julie Charland

assistance aux costumes

Yso

conception sonore

Larsen Lupin

intégration vidéo

William Couture

maquillages et coiffures

Angelo Barsetti

conseil au mouvement

Francis Ducharme

régie

Marie Claude d'Orazio

sonorisation

Hugo Trépanier

direction technique

Simon Cloutier

MOT DE L'AUTRICE

Exister est une responsabilité à laquelle on ne peut jamais échapper. Le lien social fracturé et l'individualisation de nos identités nous garde en tension constante. Il faut porter un « je » qui soit garant de nous-mêmes et faire valoir nos particularités dans un espace où le collectif nous raconte comment réfléchir le monde. À bout de ce que l'on a de souffle, le désir de disparaître, ne serait-ce qu'un instant, des charges du quotidien, apparaît parfois. Et par tous les moyens, on cherche à se retirer des pressions de notre rôle au sein de nos propres existences. Comme l'explique remarquablement bien David Le Breton dans son essai Disparaître de soi, l'individu cherche constamment à disparaître, à s'éjecter de sa réalité. Et il le ferait de toutes sortes de façons : consommer de la fiction, par exemple, serait une façon de disparaître de soi. Au Japon, le phénomène des Évaporés est foncièrement perturbant. En effet, 100 000 japonais, chaque année, organiseraient leur disparition volontaire. Et vous? Comment disparaissiez-vous de vous-mêmes? Est-ce l'alcool qui vous permet d'échapper à l'emprise de votre identité? Ou est-ce les longues marches que vous aimez prendre pour n'être nulle part et personne durant un temps limité? Et surtout, que feriez-vous avec la mise en scène de votre vie, si pouviez en redessiner complètement les contours?

Quand ma fille est née, j'ai eu un grand choc. Je l'appelle « le choc de la maternité ». J'ai compris, soudainement, que de ce rôle, celui de maman, je n'allais jamais pouvoir m'échapper. Et depuis,

j'essaie, par l'écriture surtout, de comprendre comment rester sans m'effriter. Et doucement, calmement, comme un territoire qui se conquiert avec le temps, je trouve des réponses belles et immenses à cette question. Parce que si je suis en bataille constante avec moi-même, je connais la conclusion de ma guerre intérieure : je vais planter mes pieds à côté de ceux de ma fille. Même si parfois la vie et sa féroce urgence d'hurler, me donne envie de m'évaporer au-delà de l'exigence du quotidien.

Les textes n'apparaissent pas tous de la même façon. Certains s'affirment d'emblée avec leur humour caractéristique et leur structure classique. D'autres savent d'entrée de jeu de quoi ils veulent parler, ce qu'ils veulent montrer du monde. Celui-ci est arrivé sur la pointe des pieds, sans que je ne comprenne trop pourquoi il voulait prendre sa place ici. Pour en parler de façon honnête, je dirais que j'ai écrit Ceux qui se sont évaporés comme on cherche à répondre à mille questions à la fois, comme on s'assoie pour observer le mouvement de nos incapacités collectives. Nos cris silencieux.

« Je vais devenir un
souvenir
Quelqu'un qu'on aurait
pu connaître
Le fantôme qu'on
aurait peut-être aimé »

MAGAZINE 3900 : LA FEMME QUI MARCHE

par Nicolas Lévesque, citoyen et non-citoyen

C'est la troisième fois que le psychanalyste et écrivain Nicolas Lévesque collabore au magazine 3900 et nous partage ses perspectives éclairantes. Nous lui soumettons un texte de la saison à venir et il y réagit à l'écrit comme lui seul sait le faire. Il nous livre ici son point de vue psychologique et sociologique sur la disparition, sujet qui nous a particulièrement touchés et ébranlés au contact du poignant *Ceux qui se sont évaporés*, de Rébecca Déraspe.

Qui sait si ce n'est pas la lente érosion de ses Iles-de-la-Madeleine natales qui a implanté en Rébecca Déraspe une poétique de la disparition. Ceux qui se sont évaporés évoque notamment la disparition volontaire, chaque année, de 100 000 Japonais qui quittent leur vie publique pour s'en refaire une autre, sous une nouvelle identité ou à l'ombre des identités. La dramaturge déploie l'éventail de son thème et nous fait réfléchir autant à l'évasion dans les paradis artificiels (alcool, drogues, culture du divertissement) qu'à l'évasion radicale (fugues, suicides), ce qui ne va pas sans faire penser aux paradis fiscaux, à l'évasion massive des plus riches — notre avenir collectif, disparu dans le triangle des Bermudes. Déraspe ne s'empêche pas de faire un clin d'œil local, bien senti, à l'incapacité politique du Québec à se dire oui et à la disparition involontaire, violente, de femmes des Premiers Peuples, portées disparues. Lorsque le politique s'efface sous le pouvoir économique, lorsque la loi et l'éthique s'évaporent dans les cas de harcèlement et d'abus sexuels, lorsque l'étau du quotidien travail-famille empêche de respirer, l'on peut comprendre ceux qui désirent déchirer leur contrat de citoyen. Des voix sages conseilleraient plutôt de défricher des marges de résistance à l'intérieur de

l'agora, mais d'autres indiquent une rupture plus large avec cette société esclave de ses propres mécanismes, dans l'espoir d'une révolution à venir, qui ne se ferait pas depuis l'intérieur du système en place. Les chemins imprévisibles de l'Histoire exigent peut-être de nous un grand non, avant de réinvestir la dimension du oui. Malgré les apparences, nous ne sommes pas lâches et dépolitisés, mais autrement politisés, engagés dans une révolte inédite qui change de visage au rythme de l'aggravation des symptômes de notre Frankenstein collectif, notre Capital en folie.

C'est du moins ce que donne à penser le personnage d'Emma, qui n'a pas décroché de ses études, mais, bien plus radicalement, de son existence sociale. Elle incarne métaphoriquement la disparition de l'espace public lui-même, tombé des mains du demos (du peuple, du bien commun), abandonné aux mains de la loi économique (et médiatique) du plus fort.

« Je sais exactement ce qui va se passer »

Emma « sexe » avec son copain comme elle travaille, prépare une recette ou rend visite à sa mère — scénario déjà mille fois joué. Avant d'exécuter son plan de disparaître sans laisser de traces, elle s'absente régulièrement de son travail, sans le dire à personne, pour aller marcher, sans but, sans itinéraire. Choisir l'inutile, la contemplation, la flânerie, l'absolument rien, n'est-ce pas le plus grand sacrilège, l'acte le plus révolté qui soit à l'endroit de notre obligation d'être constamment utiles, de notre condition d'utilisés, femmes et hommes-objets ? À la différence des manifestants qui résistent en se faisant voir et entendre, les évaporés attaquent la structure même du contrôle du visible dans la société de l'Œil.

Désobéissance civile ultime à la société du spectacle. Manifestes de l'invisible. Pancartes du rien du tout. So-so-solitude. Campés de l'autre côté du miroir de l'hommerie, les évaporés sentent que tous les oui qu'ils pourraient formuler seraient récupérés par la grande scène, la grande foire où tous les rôles sont déjà assignés. Mieux vaut l'ombre des coulisses, se fondre avec l'équipe technique.

Emma se néantise comme le trou noir d'un star-système, en passant sous le radar au temps des réseaux sociaux, en se purgeant de tout désir possible au temps de la marchandisation des désirs. Elle se ghost elle-même. Un peu comme les samourais qui se faisaient harakiri par leur propre lame.

Il y a une dimension intime, familiale et intergénérationnelle au refus d'Emma, à son désir sans projet de marcher vers absolument rien partout. Elle veut s'extraire d'une part de ses conditions de mère et d'infirmière, de ce qui est encore pour une majorité de femmes l'impossibilité de s'échapper du devoir, des listes du quotidien, de l'obligation d'être présente, branchée constamment aux besoins des autres. Chez Déraspe, nul besoin de joncher la scène de morts pour en faire une tragédie. Seule une femme qui marche suffit, morte-vivante, zombie sans divertissement possible. On n'en fera pas une télésérie gore et aguichante pour ados. Car Emma, c'est le neutre, le drame sans couleurs, le degré zéro du tragique, sans autre pathos que Thanatos vivant sa vie normale. Banalité du mal.

« Je suis une inconnue pour elle »

Ces paroles de la mère d'Emma au sujet de sa petite-fille, utilisant la technique de culpabilisation par excellence de la grand-mère, illustrent par le fait même sa difficulté à tolérer l'effacement, la présence de la mort, de la roue des générations, toute présence réelle de sa fille Emma. Le comportement

apparemment incompréhensible d'Emma pourrait être formulé ainsi : je suis une inconnue pour toi, maman. En disparaissant sans explication, elle lui fait vivre précisément cela : vois comme tu ne me connais pas, maman, vois comme je suis une inconnue, comme je disparaiss de la carte, de ton monde, incognito. Je m'efface comme tu m'as toujours effacée. L'évasion radicale d'Emma n'a donc rien d'un geste impulsif, nouveau, il s'agit du coming out, aux yeux des autres, de ce qui a toujours été son sentiment intérieur, sa plus profonde nature : je suis l'effacement, la disparue, l'inconnue. Et elle le deviendra même pour sa fille, Nina, legs on ne peut plus dévastateur. Déjà, dans l'anorexie, Emma s'effaçait, refusait les nourritures maternelles, se révoltait par l'effacement. Elle est disparue notamment pour forcer sa mère à assumer sa propre mort, pour cesser de lui servir de prolongement narcissique. N'ayant aucun désir de faire carrière, elle se voit être inscrite par sa mère infirmière en sciences infirmières. Le non-projet de vie d'Emma gagne à être lu comme une réponse au projet qu'elle est pour sa mère et à l'image sociale à laquelle sa mère l'a réduite. Je quitte ta société, maman, ton spectacle de la vie réussie. Couper le cordon avec la mère exige ici pour Emma de couper aussi les ponts avec ses projets et identités publiques, puis de couper les liens avec ses proches, son conjoint et sa fille, tragiquement liés à ce rôle social. C'est là son aspect secrètement excessif, invisiblement enragé à outrance, aveuglé de haine, qui la pousse à jeter sa Nina et son amoureux avec l'eau du bain. À répéter le mal, le malheur, le fatum.

Tabula rasa. Jamais ces deux mots n'auront eu de sens aussi tranchant, concret, que dans la vie d'Emma et de tous les évaporés. Il ne faut jamais prendre au premier degré le geste de celui ou celle qui décide de changer radicalement sa vie en effaçant son nom de famille, car il y a là, possiblement, sous le masque du non-désir absolu, le désir d'en

finir avec une filiation maudite. Tragédie grecque, japonaise, québécoise. La mère d'Emma a perdu sa mère à l'âge de cinq ans, Nina perd aussi sa mère à l'âge de cinq ans, précisément. Emma n'a ici aucune existence, elle n'est que le relais invisible entre sa grand-mère et sa fille, génération sacrifiée. Malgré ses tentatives de tuer symboliquement sa mère et le legs maudit, le trauma de la petite fille abandonnée à cinq ans se répète sans pitié, cruellement, comme un deuxième tsunami. Il n'y a pas que des lignées de pères absents, il existe aussi des colliers de mères fantômes. Adulte, Nina retrouvera sa mère Emma. On cherche toute notre vie nos disparus, même jusqu'au théâtre. Il n'y aura pas de dialogue possible, seulement une communication par la douleur.

« Je ne suis pas capable de t'entendre dire "je m'excuse" »

Sa mère est disparue sans s'expliquer, dans la violence la plus crue du geste, une coupure à blanc. Aucune explication, aucune excuse, ne peut par la suite venir effacer l'effacement. Nina avait besoin de retrouver sa mère, pour lui dire : il y a de l'impossible à dire, de l'incommunicable, de l'irréparable, de l'impardonnable, même si tu es le maillon involontaire d'une chaîne. Je ne suis plus capable de me sentir coupable d'avoir dû, un jour, appeler une autre femme « maman », de t'avoir effacée de mes mots comme tu m'as effacée de ta vie.

Emma est un écran blanc, le support du cinéma de sa propre mère, dans lequel il ne restera que Nina, sa petite fille, abandonnée dans ce monde dévasté, après le déluge. Quel rôle cela donne-t-il à la génération sandwich d'Emma, entre la grandeur et le désastre, entre l'aurore et le crépuscule, entre le début du Québec moderne et sa fin ? Aucun rôle, justement. Une page blanche dans les livres d'histoire. Emma n'aura été que la fille de sa mère et la mère de sa fille. Le maillon entre

les deux, une génération X ou Y, une femme anonyme qui marche. Je m'imagine une femme sans nom, sans rêve, qui pose un pas devant l'autre sur les sentiers de l'Île Sainte-Hélène, aux côtés de la carcasse métallique de la Biosphère, chantonnant comme une poupée mécanique :

« C'est le début d'un temps nouveau
La Terre est à l'année zéro »

Un temps nouveau, c'est nécessairement aussi un désir d'effacement de l'ancien temps, qui s'est ensuite projeté vers l'avant, vers l'effacement de l'avenir, présentisme mortifère. Une vraie révolution, c'est tuer l'Homme, casser un Idéal devenu trop rigide. Il n'y a aucune essence de l'humain, il n'y a que des moules historiques devenus trop lourds, étouffants. Et Déraspe fait du théâtre à coups de marteaux.

« La Terre est à l'année zéro »

Phrase abyssale qui n'a plus du tout le même sens aujourd'hui, plus de 50 ans après Expo 67. Une femme flânant sans horizon attend que la Terre des Hommes devienne aussi la Terre des femmes et des enfants, puis redevienne la Terre de personne. Déambulant dans les villes de l'an 2000, elle répète aussi parfois, comme un disque brisé, La complainte de [l'infirmière] automate :

J'ai pas demandé à venir au monde
Je voudrais seulement qu'on me fiche la paix
J'ai pas envie de faire comme tout le monde
[...]
Ma vie ne me ressemble pas
[...]
Pour moi tous les jours sont pareils
Pour moi la vie ça sert à rien
Je suis comme un néon éteint
[...]

Complainte des automates de tous les temps, qui transcende les époques et les générations.

Toujours la même urgence de disparaître, d'éteindre les néons, de rompre avec la violence d'une machine sociale, de prendre la clé des champs. L'abus du pouvoir de la Cité a toujours eu l'effet de nous condamner à l'évaporation du temps libre, du cœur libre et de la pensée libre, aux automatismes déshumanisants, aux étiquettes réductrices. C'est pourquoi il est si important de se savoir mortels, singuliers, étrangers à nous-mêmes, afin de pouvoir aimer nos proches comme des mystères.

Nicolas Lévesque, psy et écrivain, a fait paraître *Phora : Sur ma pratique de psy*, aux éditions Varia.

Illustration : Fanny Roy

HOW TO DISAPPEAR COMPLETELY; DE RADIOHEAD AUX ÉVAPORÉS DU JAPON

par Sophie Gemme, autrice et collaboratrice à la rédaction

Pour sa pièce *Ceux qui se sont évaporés*, dans laquelle une jeune mère à la vie normale disparaît volontairement et subitement, Rébecca Déraspe s'est librement inspirée d'un phénomène troublant : chaque année, au Japon, quelques 100 000 individus organisent leur disparition. Dans le cadre d'une enquête publiée en 2014, l'autrice et journaliste Léna Mauger et le photographe Stéphane Remael ont retracé plusieurs de ces évaporés. Notre collaboratrice à la rédaction Sophie Gemme l'a lue et nous livre un texte très personnel né des multiples réflexions que suscite cet ouvrage.

Moi qui ai une peur maladive de la mort, principalement parce que je ne supporte pas l'idée de ne plus voir ceux que j'aime au quotidien, moi qui fais des cérémonies d'adieu à mes appartements, qui ai gardé tous mes amis depuis l'école primaire (ça commence à en faire beaucoup) et qui pleure encore mon chien décédé en 2001 (c'était le plus beau), je regarde la couverture de ce livre et me demande : comment peut-on en venir à vouloir fuir à ce point ? À faire appel à une compagnie qui efface, de nuit, toutes traces de sa vie. Pas un simple appel à l'aide ni une fugue momentanée. Disparaître pour vrai et ne pas regarder derrière. Subitement, sérieusement, définitivement, no joke.

En guise de préface, Stéphane Remael explique qu'adolescent, il traversait la frontière belge, se rendait en terre inconnue

et s'y imaginait une autre vie, trouvant refuge dans une ruine de pierre ou fuyant sur les routes, armé de son appareil photo. Tirillé entre le désir d'en finir et la crainte de faire souffrir les siens, il souhaitait partir pour un monde idéalisé. Finalement, il se dit très heureux de ne pas l'avoir fait. C'est pour ça qu'il a voulu retracer ceux qui avaient choisi de passer à l'acte.

Moi aussi, enfant, je rêvais de m'enfuir vers une autre école où je serais moins rejet ou, idéalement, pas rejet pantoute, où je serais dans la gang des populaires, où je serais super sportive (comme si de nouvelles habiletés se développaient subitement en changeant d'environnement scolaire). Habitant quelque part sur la Rive-Sud, dans une banlieue triste, collée sur la grande ville, qui se compare et ne se console pas, je rendais parfois visite à une cousine de Montréal. Et là, je me lâchais lousse ! Je m'inventais de beaux grands chums footballeurs et encore plus de prétendants que je rejetais du revers de la main, des partys déjantés, des drogues que j'avais déjà essayées plein de fois, oui oui, j'te dis ! Certains diront que ce sont de petites tendances mythomanes, mais je le voyais plutôt comme un rêve éveillé. Ça me donnait espoir. C'était une fuite ludique d'enfant. Une fuite contrôlée.

Ensuite, il y eut une période plus sombre, vers 15-16 ans. À la sortie de l'album *Kid A* de Radiohead, j'écoutais en boucle la piste 4 sur mon vieux lecteur CD : *How to disappear completely*. Je pleurais toutes les larmes de mon petit corps sur ce morceau qui, j'en étais persuadée, traduisait bien ma réalité, plus envoutée par la puissante voix triste de Thom et par les envolées épiques des cordes que par l'exacte signification des paroles. *How to disappear completely* ? Dites-le-moi ! La vie est trop dure du haut de ma courte existence torturée. Je vais partir, m'enfuir, m'effacer,

m'éclipser, that's it, ciao bye ! C'était une fuite dépressive d'ado. Qui n'a heureusement pas duré.

Presque vingt ans plus tard, je dévore ce bouquin fascinant et je regrette tout ce que je viens d'écrire. Mes petites pensées d'Occidentale privilégiée, élevée dans de la relative ouate. Mes caprices boostés d'hormones de jeune ado perdue.

Rien n'est comparable. Je ne connais rien à la réalité nippone, à leur code d'honneur visiblement différent, à la honte pernicieuse ressentie à la suite d'un échec, à la pression incommensurable et constante de ne pas décevoir sa famille, ses amis, ses collègues, au rapport particulier à la hiérarchie et aux supérieurs, à la précarité des emplois, à la folie spéculative de la fin des années 80, au tragique éclatement de la bulle financière, à l'effondrement de la bourse de Tokyo, à cette décennie perdue, à l'influence de la mafia sur l'archipel, à la déflation, au manque d'espace, au toyotisme ambiant, à la fatigue et à l'étouffement.

Qu'est-ce que je voulais fuir en écoutant à outrance la piste 4 de Kid A ? Mon sous-sol familial ? Ma chambre privée de 12×12 qui, à Tokyo, abriterait probablement une famille élargie de sept ou huit personnes ? Mes trois repas santé par jour ? Mon droit à l'erreur ?

Une chose me frappe pourtant à travers les différents témoignages des évaporés qui ont accepté de se livrer : le regret.

Plusieurs disparus essaient de rétablir le contact avec leur vie d'avant et se butent à des portes closes, à la frustration des proches délaissés et humiliés. D'autres y pensent constamment, mais n'osent pas, minés par les remords. Très peu se plaisent dans leur nouvelle vie. Ils restent profondément nostalgiques, tristes et coupables d'avoir abandonné l'ancienne. Ils se définissent souvent comme des fantômes, errant pour le

restant de leurs jours.

Voici quelques extraits, tous plus gais les uns que les autres (ironie) :

— Appartement fouillé, courrier épluché : que devine le limier, sinon que je suis un homme faible ?

— C'est facile de se dérober, beaucoup moins de se reconstruire.

— C'est trop tard. J'ai fait du mal, pas de retour en arrière possible.

— Je dors mal depuis que je suis parti. Ça doit faire trente ans. Ce sont les cauchemars.

— Depuis, je meurs, lentement. Les bonheurs perdus, ça ne se rattrape jamais.

— Vous voyez des gens dans la rue, mais ils n'existent déjà plus. En fuyant la société, nous avons disparu une première fois. Ici, nous nous suicidons à petit feu.

— Je ne veux pas que ma famille me voit dans cet état. Regarde-moi. Je ne ressemble à rien. Je ne suis rien. Si je meurs demain, je veux que personne ne puisse me reconnaître.

— S'enfuir, c'est courir à la mort.

Sa-cra-ment ! C'est intense !

Certes, il y a des cas de lourdes dettes, des emprunts impossibles à rembourser, aux taux d'intérêt pouvant dépasser les 100 %, mais parfois aussi, une « simple » expropriation de loyer, la perte d'un emploi, des problèmes familiaux, des employés qui travaillent 12 heures par jour, 7 jours sur 7, un échec scolaire ou même la crainte anticipée d'échouer à un examen.

Par exemple, une femme rongée par la honte d'avoir songé à l'adultère sans l'avoir commis,

déchirée entre son mari choisi par ses parents et un amour impossible avec le patron de ce dernier abandonne tout, même son enfant. Un travailleur du bâtiment, incapable de venir à bout des multiples factures de soins et d'hébergement de sa mère malade, loue une chambre d'hôtel et y délaisse celle qui lui a tout donné, de peur de la décevoir.

Un étudiant de 20 ans, terrorisé à l'idée de rater son test de comptabilité, ne s'y rend jamais et n'est repéré que beaucoup plus tard, errant dans les rues, n'ayant pas trouvé de façon de se suicider.

Une mère épuisée qui devait assister au spectacle de musique de son jeune garçon handicapé de huit ans, ne s'y présente pas et ne se présentera plus jamais.

Deux jeunes mariés, heureux propriétaires d'un appartement à Osaka, se font soudainement expulser. L'homme, à l'enfance dorée et à la carrière prometteuse, décide de quitter sa jeune épouse de qui il est éperdument amoureux, honteux à la simple pensée de poser ses valises chez sa belle famille.

Ou encore, un brillant ingénieur de 40 ans, la vie devant soi comme dirait Romain Gary, brutalement licencié, embrasse sa femme et son fils un matin... et ne revient jamais.

Des gens qualifiés, scolarisés, relativement bien nantis, bien entourés, aimés de leurs proches... un simple déclic. J'ai envie de crier : « Ben voyons, pars pas ! Ça va s'arranger ! Tu vas trouver un autre appart ! Tu te rattraperas au prochain examen ! Repose-toi un peu ! Il doit y avoir des ressources ? Y aura d'autres jobs dans ton domaine ! Regarde sur Jobboom, Jobillico, Kijiji, ça va bien aller ! Come on ! »

Mais c'est pas comme ça que ça marche ! C'est comme ça que je voudrais que ça

marche.

Je poursuis ma lecture : « Chez nous, l'échec est inacceptable. Il signifie que l'individu n'a pas honoré sa mission, son rôle dans la société. »

Wow.
OK...

Les photos qui accompagnent l'enquête sont évocatrices. On y voit surtout des évaporés à la posture triste, souvent de dos, dans un environnement sombre et délabré. Elles traduisent « le mal-être d'un peuple, façonné par des idéaux de performance, de contrition, d'oubli de soi, et démuné face aux dégâts d'une crise sans fin. »

Je referme le livre, empreinte d'une mélancolie qui ne m'avait pas habitée depuis longtemps. La piste 4 de Kid A se remet automatiquement à jouer dans ma tête. Bien loin de mes démons d'adolescence, on dirait maintenant que cette chanson a été écrite pour eux, pour ces évaporés qui, « entre deux maux, la honte et l'absence, croient avoir choisi le moindre ».

Un peu zombie, j'ouvre mon ordi et tape « How to disappear completely » dans Google. Mon ami Wikipédia vient à ma rescousse : ce morceau de Radiohead fut composé pendant la tournée d'OK Computer, d'après un livre écrit en 1985 par Doug Richmond : How to Disappear Completely and Never Be Found, un guide sur le changement d'identité.

Elle a bel et bien été écrite pour eux, cette piste 4. Pour tous ceux et celles qui ont déjà été submergés par la pression, la fatigue, la tristesse et l'envie irrépressible de disparaître, pour un instant ou pour toujours. Pour Thom Yorke lui-même. Pour Stéphane Remael. Pour Rébecca Déraspe et son personnage

principal.
Pour moi.
Pour tout le monde.

In a little while
I'll be gone
The moment's already
passed
Yeah, it's gone

And I'm not here
This isn't happening
I'm not here
I'm not here
I'm not here
I'm not here
I'm not here

« Je vais devenir un
souvenir
Quelqu'un qu'on aurait
pu connaître
Le fantôme qu'on
aurait peut-être aimé »

L'AUTRICE

RÉBECCA DÉRASPE



photo : Lucas Harrison Rupnik

Rébecca Déraspe a complété le programme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada en mai 2010. Elle est l'autrice de plusieurs pièces jouées et traduites à travers le monde dont *Deux ans de votre vie*, *Plus que toi*, *Peau d'ours*, *Gamètes*, *Nino*, *Je suis William*, *Le merveilleux voyage de Réal de Montréal*, *Partout ailleurs*, *Nos petits doigts*, *Faire la leçon*, *Fanny*, *Faire crier les murs* et *Les filles du Saint-Laurent*. Elle a adapté plusieurs classiques dont *Roméo et Juliette* et *La nuit des rois* de Shakespeare et *Une maison de poupée* de Ibsen. Elle est aussi autrice en résidence au Théâtre La Licorne. Elle a remporté le Prix Michel-Tremblay et le Prix de la critique Meilleur texte pour *Ceux qui se sont évaporés*, le Prix de la critique Meilleur spectacle jeune public 2018 et le Prix Louise-Lahaye pour sa pièce *Je suis William*, le Prix de la critique Meilleur texte dramatique Montréal 2017 pour sa pièce *Gamètes* ainsi que le Prix auteur dramatique BMO groupe financier 2010 pour sa pièce *Deux ans de votre vie*. Elle anime et écrit *Le lexique de la polémique*, série diffusée à Savoir Média.

LE METTEUR EN SCÈNE

SYLVAIN BÉLANGER



photo : Neil Mota

Sylvain Bélanger est né en 1972, à Montréal. Il a été diplômé de l'École nationale de théâtre en 1997, où il enseigne depuis 2008. En 2012, il est nommé à la barre du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Il est un directeur artistique passionnant et engagé. Tant au Théâtre du Grand Jour qu'au Théâtre Aux Écuries, deux théâtres dont il est cofondateur, son instinct et sa sensibilité en ont fait une personnalité incontournable du paysage théâtral québécois. Il est notamment reconnu pour ses mises en scène de *Cette fille-là* (Joan MacLeod), *Moi chien créole* (Bernard Lagier) accueillie entre autres à la Comédie Française, *Félicité* (Olivier Choinière), *Yellow Moon* (David Greig), *Les mutants* (idée originale de Sylvain Bélanger et Sophie Cadieux), *L'enclos de l'éléphant* (Étienne Lepage), *Billy (les jours de hurlement)* (Fabien Cloutier) ou encore *Comment s'occuper de bébé* (Dennis Kelly), *J'accuse* (Annick Lefebvre), *Unité modèle* (Guillaume Corbeil) la recreation de *Bashir Lazhar* (Evelyne de la Chenelière) et *Lignes de fuite* (Catherine Chabot). Ses spectacles ont été acclamés tant par le milieu théâtral que par la critique. Sa reconnaissance l'a mené à collaborer avec le Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD) et le Conseil des arts du Canada comme jury, à siéger au Conseil d'administration du Conseil québécois du théâtre ou encore sur des comités du Conseil des arts de Montréal et du Conseil des arts et des lettres du Québec.

LA DISTRIBUTION

GENEVIÈVE

BOIVIN-ROUSSY



photo : Éva-Maude TC

Depuis sa sortie du Collège Lionel-Groulx en 2009, Geneviève Boivin-Roussy cumule les expériences artistiques et fait sa place parmi les grands noms du domaine artistique québécois. Au petit écran, on peut la voir dans l'émission *O'*, diffusée depuis 2012, où elle interprète la magnifique Gloria. Elle a également joué dans de multiples séries télévisées et web telles que *District 31*, *L'âge adulte*, *Ces gars-là*, *Toute la vérité* et *Boomerang*, entre autres. Geneviève a aussi participé à plusieurs courts métrages tels que *Corps contrarié*, *Chef de meute* et *Motel Paradise*. Côté cinéma, on a pu constater son jeu remarquable dans *Sarah préfère la course* avec la réalisatrice Chloé Robichaud. Elle a aussi tenu des rôles dans les longs métrages *La Run* avec Damian Fuica, *La maison du pêcheur* avec Alain Chartrand et *Le règne de la beauté* avec Denys Arcand. Artiste-peintre pour qui la dimension multidisciplinaire importe, elle est membre fondateur de la compagnie *Les Garçonnes* où se côtoient notamment les arts de la scène, les arts médiatiques, les arts visuels, la musique et la littérature.

ÉLISABETH CHOUVALIDZÉ



photo : Stéphane Dumais

Née en France de parents russes, Élisabeth étudie au Québec et fait partie du paysage culturel québécois depuis plus de six décennies. Sa voix profonde et rauque ainsi que son physique particulier lui ont permis d'endosser des rôles aussi variés que le gamin Fanfan dans l'émission

jeunesse *Les carnets du major Plum-Pouding* (1969-1973) et la détestable vieillarde dans le téléroman historique *Les forges de Saint-Maurice* (1972-1975). Sur scène, elle est, au fil de sa carrière, de la distribution de plus d'une soixantaine de pièces de théâtre. Elle brille dans les œuvres classiques comme modernes, de Beaumarchais à Cocteau, se distinguant notamment dans *La visite de la vieille dame* de Dürrenmatt monté par Robert Lepage au CNA et *Le cabaret des mots* monté par Paul Buissonneau à l'Espace Go en 2002. Elle est aussi de nombreuses créations québécoises, dont *26 bis, impasse du Colonel-Foisy* et *Anna est morte* de René-Daniel Dubois. Abonnée des théâtres en été, elle a joué dans la production *Juste pour rire Toc Toc* ainsi que dans douze comédies musicales, dont huit au Théâtre de Marjolaine, et la fameuse oeuvre *Cabaret d'abord* présentée en 2004 au Rideau Vert et reprise en 2013 à la salle Pierre-Mercure. En 2017-2018, elle était de la pièce *Pygmalion*, une production de La comédie humaine présentée en tournée dans plusieurs villes du Québec. Elle assure aussi une présence ininterrompue au petit écran depuis 1955, tenant des rôles variés

dans une multitude de téléromans et de miniséries dont *Beau temps, mauvais temps*, *Le bonheur des autres*, *Le paradis terrestre*, *Les Berger*, *Terre humaine*, *Alphonse Desjardins*, *4 et demi...* et a incarné le double personnage de Janette et de Janine dans *L'auberge du chien noir* de 2003 à 2017. Au cinéma, elle participe à plusieurs productions québécoises et internationales dont les films *L'homme idéal*, *Head in the Clouds* et *Tous les autres, sauf moi*. Ayant notamment prêté sa voix à Rigodon dans l'émission éducative *Passe-Partout*, elle prête sa voix au doublage depuis près d'un demi-siècle, ainsi qu'à l'enregistrement de livres audio.

JOSÉE DESCHÊNES



photo : Julie Perreault

Cofondatrice de la compagnie de théâtre Niveau Parking de Québec, Josée Deschênes a été de la distribution de plus de 75 productions au fil des ans. Dans les dernières années, on a pu la voir dans *Fleurs d'acier*, *Par-dessus la jambe*, *Enquête sur le pire*, *Lentement la beauté*, *Appelez-moi Stéphane*, *Le vrai monde*, *Comment s'occuper de bébé*, *Une heure de tranquillité*, *Femme cherche homme désespérément*, *Camillien Houde*, *le p'tit gars de Sainte-Marie* et *Les bâtisseurs d'empire*. En 2017, elle se lance de nouveaux défis, et met en scène sa première pièce, *Ciao Papa!* En 2018, elle a joué dans *Invisibles* à La Licorne, *Zaza d'abord* au Théâtre des Cascades et dans *Bonne retraite Jocelyne* (Licorne, Trident, CNA et tournée en 2019). De plus, elle a repris son rôle dans *Camillien Houde*, *le p'tit gars de Sainte-Marie*, à l'Espace Libre. Malgré son amour pour le théâtre, c'est réellement à la télévision que la comédienne a été révélée au grand public grâce à son rôle de Lison (Creton) dans *La petite vie*. Depuis, elle a joué dans *30 vies*, *Annie et ses hommes*, *Mon meilleur ennemi* et *Tranches de vie*. Dans le téléroman *L'auberge du chien noir*, elle joue le rôle d'Élaine pour lequel elle s'est méritée deux nominations aux Gémeaux dans la catégorie meilleur premier rôle féminin. Par la suite nous la retrouvons dans *Web thérapie II*, *Subito texto* et *Lâcher prise II*. Au cinéma, elle a joué dans le film *Le polygraphe* (Robert Lepage), *Secret de banlieue* (Louis Choquette), *Les aimants* (Yves P. Pelletier), *La petite reine* (Alexis Durand-Brault), *Répertoire des villes disparues* (Denis Côté) et dans *Menteur* (Émile Gaudreault) qui sortira prochainement.

VINCENT GRATON



photo : Laurence Labat

Diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1981, Vincent Graton a surtout été remarqué à la télévision. Du *Parc des Braves* à *L'héritage* en passant par *Le retour*, *Chambre en ville*, *La Vie, la vie*, *Tout sur moi*, *Tactik*, *19-2*, *L'auberge du chien noir* et *Au secours de Béatrice*, Vincent marque l'univers télévisuel. En 2018, il fait aussi partie d'*Une autre histoire* réalisée par Brigitte Couture. Par ailleurs, il maîtrise l'art de la chronique et de l'animation. Il a été coanimateur de l'émission *Des kiwis et des hommes*, animateur de *Toxique*, *La culture pour ou contre*, *Ma caravane au Canada*, *Ma caravane au Québec* et *Le goût du pays*. Au théâtre, il a été de la distribution de plusieurs pièces dont *La mort d'un commis voyageur* chez Duceppe, *Les années au Quat'sous*, *Les cinq nô modernes* au Rideau Vert, *Galilée*, *Roméo et Juliette* au TNM et *La petite scrap*. On a aussi vu Vincent dans *Familia* de Louise Archambault et *La brunante* de Fernand Dansereau. De plus, il est le personnage principal du documentaire *Quand les pouvoirs s'emmêlent*. On peut l'entendre à la radio du lundi au jeudi à l'émission *Gravel le matin* en tant que chroniqueur/collaborateur.

REDA GUERINIK



photo : Sam Ravennelle

Reda Guerinik est diplômé en art dramatique au Collège Lionel Groulx. Il se perfectionne en cascade avec le Cirque du Soleil et effectue des stages de Comedia del Arte à Venise, Capoierra et Jiu-jitsu.

En tant qu'acteur, Reda Guerinik se révèle dans de nombreuses séries télévisées telles que; *Épidémie*, *Cérébrum*, *Boomerang* et *L'heure bleue*. Soulignons également ses apparitions dans *Fatale-Station*, *30 Vies* et *Les Bougon*. Au cinéma, on peut voir l'acteur en demande dans des productions telles que; *La déesse des mouches à feu* d'Anaïs Barbeau Lavalette, *Une manière de vivre* de Micheline Lanctôt et *Mommy* de Xavier Dolan en 2014.

Bientôt, nous pourrons voir son talent au grand écran dans *La contemplation du mystère* d'Albéric Aurtenèche. De plus, l'artiste multidisciplinaire a pris part auprès de l'équipe du Cirque du Soleil à titre de maître de cérémonie dans deux productions de renommées internationales : *O* de 1998 à 2000 à Las Vegas, *ZED* à Tokyo de 2008 à 2010.

Au théâtre, Reda Guerinik se distingue dans plusieurs rôles. On le découvre, entre autres, dans *Incendies* de Wajdi Mouawad où il incarne le rôle de Simon Wahab. Depuis son retour en 2013, Reda Guerinik s'est joint à *Richard III* et *Moby Dick* présentées au TNM. Plus récemment, c'est avec une performance mémorable qu'il a collaboré auprès de Robert Lepage dans la pièce *Coriolan* au TNM et d'Édith Patenaude dans la pièce *La Perle* au théâtre Jean Duceppe. Il a également fait partie de la distribution du *Le Ravissement*, présentée au Théâtre du Quat'Sous et mise en scène par Claude Poissant à l'automne 2019.

ÉLÉONORE LOISELLE



photo : Éva-Maude TC

Passionnée de théâtre et de cinéma depuis son plus jeune âge, Éléonore commence à cultiver cette passion avec des stages de théâtre et des ateliers de jeu caméra chez Danièle Fichaud. Elle obtient son premier rôle au cinéma en 2018 dans *Dérive* de David Uloth. Éléonore découvre ensuite la télévision où elle brille dans des rôles tels que Nina, ce personnage fragile et marquant dans *Cerebrum* ou *Astrid Voyer*, une adolescente impulsive dans les saisons 4, 5 et 6 de *L'échappée*. Elle fait également une apparition touchante dans *Bête noire*, la série de Sophie Deraspe. Éléonore revient rapidement au monde du cinéma dans la distribution de *La déesse des mouches à feu*, long-métrage d'Anaïs Barbeau-Lavalette d'après le roman de Geneviève Pettersen. Elle y interprète Marie-Ève, un rôle qui lui vaudra une nomination au Gala Québec Cinéma en 2021 dans la catégorie Meilleure actrice de soutien. Cette même année, elle fait également partie d'*Hygiène sociale* de Denis Côté. Après son premier rôle au théâtre en 2018 dans *La déesse des mouches à feu*, mis en scène par Alix Dufresne et Patrice Dubois au Théâtre de Quat'Sous, le retour d'Éléonore sur les planches de théâtre est imminent.

MAXIME ROBIN



photo : Stéphane Bourgeois

Formé à la Mel Oppenheim School of Cinema à Montréal et au Conservatoire d'art dramatique de Québec, Maxime est, sur la scène comme à l'écran, acteur et metteur en scène. On a pu le voir sur scène entre autres dans *Les Atrides* de Louis-Karl Tremblay, *La date* d'Alexandre Fecteau, *Chante avec moi* d'Olivier Choinière, *Quand la pluie s'arrêtera* de Frédéric Blanchette (présenté chez Duceppe à Montréal et au Trident à Québec) et dans toutes les éditions des *Contes à passer le temps*, qu'il a lui-même écrites, produites et mises en scène. À l'écran, on a pu le voir dans les courts métrages *Winner Gagnant* de Laura Bergeron, *La divine stratégie* de Martin Forget et Eliot Laprise, dans les longs métrages *L'origine des espèces* de Dominic Goyer et *Porcupine Lake* d'Ingrid Veninger, ainsi que dans les séries *The Story of Us* à Radio-Canada, *Le jeu* à TVA, et *Jack Ryan*, produit par Paramount et distribué par Amazon.

TATIANA ZINGA BOTAO



photo : Jorge Camarotti

Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 2014, Tatiana s'est vite fait remarquer par sa fougue et son audace. Au cinéma, Tatiana tient la vedette dans *Cherche femme forte / Strong Woman* de Marilyn Cooke, joue aux côtés de Robin Aubert dans *Jeune Juliette*, le plus récent long-métrage d'Anne Émond et s'illustre également dans *Le purgatoire des intimes*, de Philippe Cormier. Au théâtre, elle foule les planches du Théâtre du Nouveau Monde dans *Lysis* (Lorraine Pintal), *Coriolan* (Robert Lepage) et *Les fourberies de Scapin* (Carl Béchar). Tatiana se joint aussi aux distributions de *L'Énéide* (Olivier Kemeid) au Théâtre de Quat'Sous et de *Ceux qui se sont évaporés* de Rébecca Deraspe, mise en scène par Sylvain Bélanger au CTD'A. À la télévision, l'actrice se démarque dans *Nouvelle adresse* avec son personnage de Khary. On a également pu apprécier son talent dans *District 31*, *Les jeunes loups*, *Bluemoon* et *À la valdrague*, ainsi que dans la websérie *La maison des folles* de Mara Joly, disponible sur Unis.ca. Tatiana réalise présentement son premier court-métrage avec l'Office national du film et elle écrit un scénario de long-métrage en développement avec Netflix, grâce à la bourse La Forge / Netflix / Quebec Cinema.

LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui est entièrement dédié à la dramaturgie d'ici. Il supporte la création, la production et la diffusion d'œuvres québécoises et canadiennes d'expression française. Il défend un théâtre d'auteur ainsi qu'une réflexion moderne et sans compromis sur les enjeux contemporains.

Depuis 1968, ce sont près de 400 productions qui y ont vu le jour et plus de 3 000 artistes qui y ont œuvré. De ses débuts dans le petit théâtre de la rue Papineau à son installation sur la rue Saint-Denis, sans oublier les tournées au Québec, au Canada et à l'international, le CTD'A a attiré plus d'un million de spectateurs. Adhérer au CTD'A, c'est laisser sa trace dans l'histoire ; la nôtre, celle qui s'écrit au présent.

3900 rue Saint-Denis
Montréal QC H2W 2M2
Téléphone 514 282-3900

theatredaujourd'hui.qc.ca
facebook.com/ctdaujournhui
youtube.com/theatredaujournhui
twitter.com/ctdaujournhui
instagram.com/ctdaujournhui
3900.ca